

FRANCE SHOTOKAN Association sans but lucratif 12, rue Saint Jean Baptiste de la Salle 75006 PARIS 566 408

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

EDITORIAL

Voilà le numéro 15 de FSK, le seizième numéro en fait, puisque le premier exemplaire du journal n'était pas numéroté. Cela fait donc quatre ans exactement que le journal paraît, ce dont je ne reviens pas moi-même. À partir de janvier 1982, la Rédaction tentera d'en renouveler la présentation, mais la marge de manœuvre en ce domaine est très mince, du fait des contraintes techniques et financières. De cette rédaction, je ne ferai plus partie que d'assez loin cette année, étant appelé à travailler en province : or, l'élaboration du journal, si elle n'est pas très difficile en elle-même, exige pratiquement une attention quotidienne, tant sont nombreux les détails matériels et techniques à régler pour que sorte chaque numéro. Voilà pourquoi, François et Virginie qui m'aidaient jusque-là vont aujourd'hui prendre les choses en main. Je ne continuerai à participer à l'élaboration du journal que dans la mesure du possible. Comme tout départ exige un bilan, le voici :

Tout d'abord, je vous dirai franchement que depuis quatre ans que ce journal paraît, j'en ai en permanence par-dessus la tête. À titre d'explication, je mentionnerai la masse gigantesque des articles promis et jamais parvenus (il y aurait de quoi en remplir 20 numéros !) de ceux rendus en retard après une attente exaspérante, de ceux rendus à la dernière minute et finalement impubliables pour

cause de médiocrité dépassant la dose acceptable, la course permanente pour faire imprimer dans les délais (en dépit de cela, vous aurez remarqué que le journal est toujours parvenu en retard, et cela m'étonnerait qu'il change ses habitudes à l'avenir) enfin, les séances d'envoi aux membres de FSK, parmi lesquelles à deux ou trois seulement, dont je garde un souvenir ému...

Ajoutons l'indifférence d'un grand nombre, l'hostilité de quelques-uns, et aussi la satisfaction de la plupart, je crois, à la réception du journal, mais satisfaction toute passive car, c'est bien connu, le journal est un dû.

Jamais un conseil, jamais une suggestion, jamais ou presque jamais un article envoyé spontanément de province, jamais rien. Il est vrai, sans doute, que la Rédaction a eu trop tendance à concocter les numéros les uns après les autres dans une stricte intimité, mais le moyen de faire autrement ? S'il y a quelque chose que ces quatre années m'ont fait toucher du doigt, c'est la passivité des membres de FSK et des Parisiens en particulier. C'est vous dire que plus d'une fois j'ai eu envie de laisser tomber. Voilà, le chapitre des récriminations est clos, mais je m'étais promis de dire ça le jour où je ne pourrais plus m'occuper du journal. C'est fait. Ceci dit, il est d'usage, dans la Presse, que l'éditorialiste se plaigne longuement, puis, dans un subtil balancement,

indique quelques vagues raisons d'espérer. Je vais donc sacrifier à mon tour à cette règle non écrite mais immuable.

D'abord, je ne regrette rien, j'ai aimé malgré tout ce boulot et j'espère que le journal va continuer longtemps encore à paraître, que d'autres viendront remplacer ceux qui sont obligés de lâcher. Ceci est d'autant plus souhaitable qu'il y a une césure dans ce genre de tâche : le mal qui guette, c'est le manque d'idées, l'impression d'avoir dit tout ce qu'il y avait à dire. Le ton s'uniformise, le dynamisme vient à manquer pour renouveler à chaque fois le contenu. À cet égard : mea culpa. J'ai tenu à ce que le journal s'éloigne autant que faire se pouvait du style « feuille de chou du Club Sportif sympa ». De ce fait, il a acquis d'autres défauts, notamment une sorte de solennité gourmée et un peu ridicule dont nous n'avons jamais su nous détacher vraiment, l'arrivée d'autres gens dans la Rédaction permettrait de renouveler le style également. Enfin, je crois vraiment que le journal est utile, peut-être même indispensable à la vie de FSK et que sa disparition ferait figure de constat d'échec pour le club. C'est pourquoi j'ai continué à le diriger pendant quatre ans, sans jamais arrêter de râler et j'aurais continué quatre ans encore si j'avais été en mesure de le faire. Je m'arrête, conscient au plus haut point des contraintes de mise en page... Une seule chose encore : donnez un sérieux coup main à ceux qui feront le boulot cette année, je suis bien placé pour savoir qu'ils en ont besoin.

Stéphane AUDOIN

Interview de M^e OHSIMA

(2^e partie)

FSKL : Pouvez-vous nous parler de Maître EGAMI puisqu'il est mort récemment?

Me O. : D'une certaine façon je suis personnellement très proche de lui. Car consciemment ou inconsciemment, j'avais fait de lui ma cible à atteindre. Mais comme junior, je n'ai jamais eu la chance de pratiquer avec lui, car quand j'étais à l'Université, il ne venait jamais. Je ne l'ai rencontré que quelques fois avant de partir en Californie. Aussi, ne suis-je pas son élève de dojo : il n'a fait que pratiquer dans le même dojo avant moi. Je le connaissais, je l'ai rencontré, mais je ne me suis jamais entraîné avec lui. Harada, en revanche, s'est entraîné avec lui. Mais chaque fois que je suis revenu au Japon, je l'ai rencontré. En tant qu'être humain, c'était quelqu'un de très charmant. Par le biais d'Harada, j'avais toutes les informations sur ce qu'il faisait, sur son entraînement, etc...



Vous savez que je suis un « orthodoxe ». Je suis l'élève direct de Maître Funakoshi :

je ne change pas son mode d'entraînement, et à travers lui, Maître Egami a atteint un niveau que j'ai toujours poursuivi. C'est pourquoi je suis heureux de savoir qu'il parlait de moi aux autres, disant que son junior Ohshima faisait ceci ou cela, et cela, malgré une longue séparation. Il savait ce que je faisais car ses élèves sont venus me voir souvent et lui donnaient toutes les informations nécessaires.



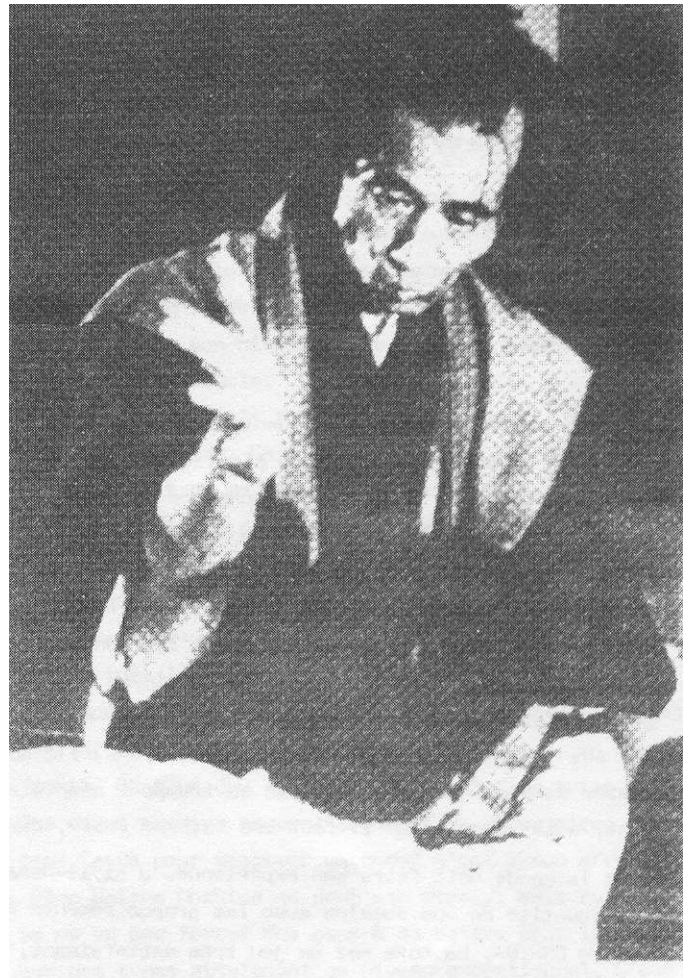
Il est venu en Californie en 1951, je l'y ai rencontré personnellement. Il était très chauvin et ne prenait aucun soin de sa femme qui fut toute sa vie dans une situation pénible. Comme je voulais tout préparer pour mon senior, j'ai pris le plus grand soin de sa femme : elle était du coup très heureuse d'être avec nous aux USA. Ce séjour nous a rapprochés. Maître Egami dirigeait sa propre organisation, mais en tant que telle, American SHOTOKAN est plus ancienne que la sienne. Nous avons débuté en 1954, Maître Egami lança SHOKOTAI plus tard, il y a environ dix ans pour certains dojos.

Il y a eu quelques incidents, car mes juniors de Waseda ont eu un comportement terriblement discourtois à son égard. J'en ai eu honte pour ces

gens. Je les ai entraînés et ils n'ont pas bien traité senior Egami. Tout de suite après, il a quitté Waseda. Je n'aurais jamais fait une erreur pareille, mais mes imbéciles de juniors l'ont commise. Ils n'ont pas perçu le niveau de Senior Egami et ces incidents ont provoqué chez lui une rancœur contre le karaté club de Waseda. J'en ai été gêné, c'est pourquoi j'ai tenté de tout faire pour réparer l'erreur de mes juniors.

FSKL : À l'entraînement, sur quels points insistait-il particulièrement?

Me O : il y a des choses que j'ai critiquées devant lui, aussi n'ai-je aucun scrupule à en parler. À son niveau, il a vraiment compris l'entraînement orthodoxe, puis il l'a dépassé. Mais en tant que méthode éducative, cela n'a pas de sens : certains pratiquent comme lui alors qu'ils sont débutants.



C'est alors facile de se barder de dogmatisme et de se croire de grands personnages alors que des incompréhensions fondamentales subsistent. Je lui ai dit que son erreur était d'enseigner sans entraînement de base personnel et de leur donner cette mentalité. Mais il pense que l'espèce humaine doit s'améliorer, qu'on ne peut répéter inlassablement l'expérience des ancêtres, qu'il faut franchir les étapes suivantes. C'est son opinion. La mienne est que nous portons l'expérience de ceux qui nous ont précédés depuis que nous sommes dans le ventre de notre mère. Aussi suis-je radicalement critique à l'égard de son système d'entraînement. Mais il n'y a aucun doute que son niveau était incroyablement plus haut que celui des pratiquants moyens. Spécialement l'ampleur de sa force mentale qui se concentrait vers le point central de l'esprit humain. Un niveau très élevé. Il a atteint un niveau tel que je considère comme un génie.

Interview d'Alain Gabrielli

(2e Partie)

FSKL - Tu es plutôt en désaccord avec notre façon de s'entraîner?

AG - On a tourné en rond pendant des années pour aboutir à un entraînement d'une simplicité absolue. On l'a compliqué sous prétexte de recherche d'efficacité. Certains aujourd'hui, grâce à la boxe, sont d'un niveau satisfaisant, mais je suis sûr qu'en combat réel, ils auraient des surprises terribles. J'ai eu à faire pas mal de combats de rue. Je peux dire qu'ils sont à côté de la plaque. En quittant une forme de cinéma que les gens se faisaient dans le karaté (et se font encore ! 80% des gens se font un cinéma épouvantable -) ils sont tombés dans un autre cinéma. Ils se trompent complètement, mais je crois qu'il faut les laisser faire, car tout le monde doit faire son expérience. J'ai là-dessus une identité de vue absolue avec les propos récents de Maître OHSHIMA. La boxe est un jeu très satisfaisant.

J'ai voulu commencer par ça. Mon père en faisait, il l'a déconseillée car cela laissait des traces assez dures. Mais j'ai toujours aimé la boxe et je comprends que ce soit beaucoup moins frustré au niveau d'un combat. Le karaté m'a toujours frustré d'un certain côté, alors autrefois, je faisais du judo au sol pour "me battre". Je comprends ce besoin. La compétition m'a toujours paru absurde et je comprends ceux qui sont passés du karaté au Full - contact, puis à la boxe et à la boxe française. C'est une évolution normale si on conçoit le karaté

comme un sport ou un défoulement. En revanche, j'admets moins qu'on fasse le rapprochement entre le karaté et toutes les autres disciplines. Il ne faut pas mélanger les deux. Ce sont des recherches opposées.



FSKL - Tu ne crois pas que quelqu'un comme Jean-Michel Boccara a réalisé une synthèse parfaitement valable ?

AG - C'est particulier. C'est le seul à avoir atteint un niveau très élevé avec cette forme d'entraînement.

Ceci dit, je ne suis pas sûr que les gens qui travaillent avec lui l'aient atteint. Et je ne suis pas sûr qu'il ne revienne pas par la suite à une forme de karaté orthodoxe. Jean-Michel a toujours été un cas spécial. C'est un athlète exceptionnel avec des tas de facilités. C'est le seul qui arrive à faire des choses vraiment remarquables en boxe française comme en karaté. Il a une façon particulière de travailler ses katas, mais dans tout ce qu'il fait il y a quelque chose. Il a adapté l'entraînement à ses sensations, courtes et longues en même temps. Mais singer ça... La première fois qu'Harada est venu, on a fait Mae-geri / Yoko geri. Il s'est marré en disant qu'on était des caricatures de Maître OHSHIMA, q'on avait pris tous les défauts et aucune des qualités. Quand tu copies, tu copies ce qui est visuel, jamais ce qui est derrière. On avait un coup de pied épouvantable, mais on ramenait la jambe comme Maître OHSHIMA.

FSKL - Y-a-t-il un moment au karaté où tu peux douter de l'enseignement qu'on te transmet traditionnellement ?

AG - Il y a forcément une période où tu perds beaucoup de temps. Tout le monde l'a traversée. Le 1er dan est facile à obtenir : il n'y a pas de questions à se poser. Tu t'entraînes comme une bête, tu apprends à faire des mouvements. Il y a une période entre le 1er et le 3ème dan qui est une période de recherche, de remise en cause permanente. Il est normal que quelqu'un qui s'entraîne sérieusement ait des périodes de doute sur les sensations qu'il a, sur ce qu'il est en train de vivre. Pourtant, avec le recul, je me rends compte que les choses essentielles résident dans l'entraînement de base. Dedans, il y a tout. Moi aussi j'ai fait travailler des tas d'exercices bancals pour faire comprendre certains trucs mais je me suis rendu compte qu'il n'y avait rien dans ces exercices-là. C'est là qu'on voit l'ancienneté du karaté : ils sont arrivés à une technique très épurée dans laquelle tu dois pouvoir tout découvrir. Au piano, Bernstein travaille les mêmes gammes qu'un débutant. Pourquoi inventer autre chose puisque tout est là-dedans ? À chacun de le trouver. Bien sûr, à 20 ou 30 ans, tu as envie de chercher quelque chose de nouveau. Maître Ohshima en parle et dit qu'il a cru trouver des choses nouvelles alors qu'elles ne l'étaient pas. C'est parfaitement vrai. L'homme préhistorique avait le même corps que nous. Que veux-tu qu'on invente ?

FSKL - Et la mise en doute des aspects mentaux ?

AG - C'est un tort. La technique du karaté est restée frustrée pendant des siècles car c'était une technique de combat réel. En l'espace de 20 ans, où c'est devenu un sport, elle a terriblement évolué. Notamment, elle a perdu la notion de combat réel. En face d'un adversaire qui n'a pas le droit de te toucher ou qui a des protections, tu vas te permettre de faire des tas de choses. J'ai toujours été frappé de ce que certains pivotent et se retournent à 50cm d'un adversaire pour donner un coup de pied au visage ! Si tu prends les mêmes qui viennent de faire un combat de ce type et que tu leur mets un couteau dans la main pour un combat à mort, les techniques apprises, ils vont les oublier. Celles qui vont rester, ce seront de toutes petites techniques toutes bêtes. Quand les escrimeurs se battaient à mort, ils avaient une technique, une seule, réalisée à merveille, qu'ils plaçaient le plus souvent possible, ou c'était la fin. Il y a une dizaine d'années, j'ai posé cette question à l'entraîneur de l'Equipe de France militaire de fleuret. " Techniquement, entre l'escrime du XVIIIème et l'escrime d'aujourd'hui, ça a vraiment évolué ? ". Il répond : " Ça a terriblement évolué ". Donc, techniquement les escrimeurs d'aujourd'hui sont beaucoup plus forts que ceux du XVIIIème ?" « Oui ». « Si on pouvait

les mettre face à face, c'est donc celui d'aujourd'hui qui gagnerait ? » « Non, c'est l'escrimeur du XVIIIème siècle, car quand il se battait, c'était pour défendre sa peau. Il avait des techniques très frustrées, mais qui passaient. Aujourd'hui on n'a pas la mentalité pour affronter un combat réel ». Dans le karaté c'est exactement pareil. Les gens font techniquement des choses fantastiques mais sans réalité aucune. Dans un combat réel, quelles sont les techniques appliquées ?

Je n'ai, moi, jamais vu placer autre chose que des coups de pied aux parties, des coups de tête, des choses simples. Mais jamais un demi-tour pour donner un coup de pied au visage ! Jamais ! La peur t'enlève 80% de tes moyens : tu as à peine la force d'arriver à faire un mouvement de quelques centimètres vers l'avant, et encore, si tu es courageux ! À moins d'être inconscient. Mais la peur, c'est la sonnette d'alarme qui te permet de rester en vie..

Les conditions de la vie actuelle font qu'on s'éloignera de plus en plus de la finalité réelle des arts martiaux. Maître Ueshiba, fondateur de l'Aïkido, a fait, paraît-il, plusieurs combats réels au sabre. Quand c'est lui qui t'enseigne l'Aïkido, il parle de quelque chose de connu. Même un type sincère et très fort qui a appris de lui triche forcément puisqu'il n'a rien en face de lui pour dire le moment où il triche (et tu peux tricher même en étant sincère). Il n'y a pas de sanction ; comment peut-il expliquer l'esquive au moment où le sabre arrive sur toi ? FSKL - Cela remet en cause toute survie des arts martiaux à long terme...

AG - Oui. Je suis convaincu que les arts martiaux ne peuvent pas survivre à notre époque. La seule façon, c'est de transmettre de façon bête et méchante ce qu'on a appris en supposant qu'à une autre époque les conditions seront telles que les gens auront besoin de ça pour survivre. Alors, les gens de cette génération-là atteindront un niveau très élevé. Même Maître Ohshima reconnaît que son niveau n'est rien par rapport aux maîtres du 17ème siècle.

Depuis que j'ai fait du karaté sérieusement, je ne me suis jamais battu. Ça été fini. Je ne peux pas savoir ce que ça aurait pu me prouver en combat réel. Mais même cela, qu'est-ce que cela veut dire ? Dans la rue, à coups de pied ou de poing, tu ne risques pas grand-chose. Ce n'est pas un combat à mort. Tant que je n'aurai pas vu quelqu'un qui a fait un combat à mort et qui me dira ses conclusions, tout le reste...

J'ai toujours pensé que le karaté était une école de sincérité. Mais tout en étant cela, la sanction,

tu ne l'as jamais. Dans un Jyu-Kumité, qui peut dire qui a gagné ?

Ces coups anodins peuvent assommer un adversaire, d'autres, faits pour assommer un bœuf, n'ont aucun effet. Même Maître Ohshima ne peut pas dire... Mais évidemment on ne va pas forcer des gens à se battre pour la vie afin que des types atteignent un niveau exceptionnel. C'est impensable. Mais on ne pourra jamais atteindre ces niveaux-là, c'est l'évidence même. Il y a certainement des éléments chez nous qui sont capables d'y arriver, mais les conditions extérieures ne sont pas favorables. Il y a peut-être un génie, mais...

FSKL - Que penses-tu des stages spéciaux ?

AG - Les stages spéciaux que j'ai faits réellement, je les ai faits à l'armée. C'est parce que je n'ai jamais été foutu, mentalement, de faire un bon stage spécial. Dans un stage, on t'apporte tous les éléments pour que tu partes de là lessivé. Si ce n'est pas le cas, c'est que tu es un Jean-foutre. Arriver artificiellement à te mettre en condition pour te vider les tripes, c'est très difficile. C'est toujours ce problème de sincérité.

L'heure et demie de kiba-datchi, ça représente quoi ? Celui qui fait réellement kiba-datchi va tenir une demi-heure et s'écrouler. Personne n'a fait chez nous une heure de kiba-datchi réellement. À la fin, dans les stages spéciaux, j'attendais l'heure de kiba-datchi pour me reposer. Ce n'est pas possible. Dans l'armée, je me suis retrouvé dans des conditions où on ne pouvait plus faire marche arrière. Tu es bien obligé d'aller chercher au fond de toi les forces nécessaires pour t'en sortir, ce que tu n'as pas dans le stage spécial. Avec Jean-Pierre, on devait faire en Suisse un stage d'une semaine en montagne, sans tente, sans rien du tout. Les Suisses étaient d'accord. Maintenant, on est dans des chambres chauffées, dans des restaurants où on mange correctement, on met des survêtements, quand on a mal aux pieds, on court en chaussures, quand on a froid, on met un tricot... Non ! Ça ne colle pas ! Dans les premiers stages spéciaux, on dormait sur le Dojo par terre, on avait mal partout le matin à cause de l'humidité, on mangeait deux oeufs avant de s'entraîner. Il se passait quelque chose. Le fait d'aller à Vichy, ça m'emmerde. Ce n'est pas un stage spécial. C'est la porte ouverte à des tas de tricheries même si quelques-uns le font sérieusement, à peine 10%. La seule fois où j'ai fait deux heures de Kihon à fond, c'était au premier ou deuxième stage d'Orléans. Je te jure que c'est la seule fois de ma vie où j'ai failli tomber dans les pommes ! J'ai fait tous les mouvements à fond : tu ne peux pas tenir ! Ceux qui vont se

marrer après ces deux heures, je dis que ce sont des Jean-foutre ! Là aussi, on tombe dans le problème du nombre. La seule façon d'obtenir un entraînement intéressant, c'est qu'il se passe quelque chose entre les gars pour qu'ils s'entraînent mutuellement. Au stage, c'est le contraire. Chacun s'isole complètement et essaie de tenir en s'isolant, de s'économiser pour tenir. Il faut se dire qu'on fait tous les entraînements à fond et qu'on verra bien : on tombera peut-être le 2ème jour. Mais les types s'économisent pour tenir 4 jours. Ça se sent très bien. Si tu fais 40 ou 90 katas à fond, c'est intenable. Les Japonais, pendant la guerre ont fait des expériences de Karaté sous la menace d'arme. Des types ont tenu un jour et demi en Kiba-Datchi. Ce qui faisait mourir les gens le plus vite, c'étaient les sauts et la marche en canard...

FSKL - C'est monstrueux...

AG - La notion de vie au Japon n'était pas la même que la nôtre. Avec Maître Ohshima, on discutait autour d'une armure de samouraï à la maison et on parlait du fait que les samourais se parfumaient et se laquaient les cheveux avant d'aller au combat. Pourquoi ? Parce que s'ils perdaient en combat singulier, on leur coupait la tête et on allait la présenter au seigneur du clan. Il fallait donc que le type soit présentable au cas où... Maître Ohshima a ajouté : " Il faut être correct quand on se présente devant quelqu'un..."

FIN

Interview réalisée par Virginie BRAC
François BARGIARELLI et Stéphane AUDOIN,

KATAS

TEKKI SHODAN	: 3 octobre
HANGETSU	: 7 novembre
JUTTE	: 5 décembre
TEKKI NIDAN	: 2 janvier
BASSAÏ	: 6 février
KWANKU	: 6 mars
GAN KAKU	: 3 avril
JION	: 8 mai
EMPI	: 5 juin
TEKKI SANDAN	: 3 juillet

le Kata doit être étudié dans les dojos le mois précédent l'entraînement commun correspondant.
